

Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy

La leçon de courage des femmes algériennes ? Précisément. C'est à elles qu'est dédié le deuxième volet de la biographie consacrée, par Edmonde Charles-Roux, à Isabelle Eberhardt. Tout est là, suggère l'auteur. Tout est dit dès cette époque où, forte de son « désir d'Orient », une femme libre, extravagante, plus proche de Lawrence que de Lyautey, et de Rimbaud que de Lawrence, épouse la cause d'un Maghreb où grondent les incendies du siècle et s'affrontent déjà les forces quasi jumelles d'une bêtise coloniale dont l'Etat-FLN a pris, au fond, le relais et d'un obscurantisme religieux qui n'a fait, lui, avec le FIS, que croître en barbarie. Fallait-il, pour s'en aviser, le goût des « irrégulières » ? Fallait-il écrire depuis Marseille qui est la ville, par excellence, où la France fait face à l'Algérie, l'accueille, la refuse ou s'y mêle ? Fallait-il être, simplement, une biographe-romancière, avec ce que le genre suppose de « mentir-vrai » ? Telle est, en tout cas, la leçon d'Isabelle. Et telle, après elle, la leçon d'Edmonde. A lire, et méditer – tandis qu'Alger, jour après jour, s'enfonçait dans l'horreur et le deuil.

Qu'un magazine de photos consacre un numéro au commandant Cousteau, sa vie, son œuvre, on l'admettra, après tout, volontiers. Mais que ce soit l'occasion de menues tricheries biographiques, que l'on date, notamment, de 1945, un film – son premier film – qu'il réalise en 1942, donc en pleine Occupation, avec la bénédiction conjointe des autorités allemandes et du ministre vichyssois Abel Bonnard, voilà qui est plus préoccupant. Comme dit *Le Canard enchaîné* qui relève, cette semaine, ce cas de « révisionnisme » ordinaire : « *l'ivresse des profondeurs donne parfois des trous de mémoire* ». Revenir un jour – mais à fond – sur le cas Cousteau ? Faire la lumière – mais toute la lumière – sur la biographie réelle et, peut-être, les arrière-pensées de notre héros national ? Ah ! les terribles placards, pleins d'infamie et de secrets, de nos années 40-42...

Ecrire pour le cinéma. L'avantage – qui change tout – c'est que je n'écris pas seul. Mais la difficulté – je m'en aperçois vite – n'est pas, pour autant, moins vive que dans un roman. Le cas de Truman Capote, qui, forcément, dérouta : il aurait rédigé le scénario de « Beat the Devil » sur de vagues pages de cahier dont il faisait des cocottes en papier et qu'il lançait, de la fenêtre de sa chambre d'hôtel, sur le « set » où les acteurs, le chef opérateur, le metteur en scène allaient les transformer en images. L'histoire est probablement fautive. Mais n'empêche. Elle fait rêver...

Une chaîne de télévision m'offre de débattre avec Le Pen. Le personnage est si banalisé, il fait à ce point partie, hélas, du paysage politique français, le mal a accompli, au-

■
**Edmonde Charles-Roux
et les femmes
algériennes.**

■
**Les mensonges
du commandant
Cousteau.**

■
**Truman Capote
et le cinéma.**

■
Débattre avec Le Pen ?

■
Dante et la politique.

■
**Le mystère
du « sous-commandant
Marcos ».**

■
**Démocratie
et spéculation.**



trement dit, tant de progrès, que je n'ai, bizarrement, plus de vraies objections de principe. Pourquoi refuser alors ? A cause de ce verset de la Bible qui me trotte dans la tête toute la journée : « *n'entre pas dans les voies du méchant, de peur qu'elles ne deviennent un piège au milieu de toi* ».

Le temps que l'égaré politique vole aux écrivains... Il y a une exception, dit Jacqueline Risset, dans l'essai (Flammarion) qu'elle lui consacre : c'est celle de Dante Alighieri, ce poète gigantesque qui fut aussi, nous explique-t-elle, une sorte de Kissinger médiéval. Tout, chez lui, était lié. Tous les événements, toutes les passions de la vie, se répondaient et se croisaient. C'est l'apparition de l'enfant Béatrice et l'opposition à Boniface VIII... La dame de Lucques et la défense, avec les guelfes, des libertés républicaines... Les chants du « Paradis » et l'amitié avec Guido Cavalcanti, Giotto et le roi de Hongrie... Erreur de Boccace, son premier biographe, qui déplorait le temps « perdu » dans les affaires de la ville. Et miracle, au contraire, d'une vie où les deux biographies – celle du poète prodigieux et celle du conseiller des princes, cardinaux et éminences diverses – puisaient aux mêmes sources et, à la fin, y retournaient.

Le chef charismatique de la rébellion zapatiste au Mexique s'appelle le « sous-commandant Marcos ». Pourquoi le sous-commandant « à part entière », dont il serait le subordonné ? L'histoire ne le dit pas et elle autorise, du coup, les hypothèses les plus folles : un autre chef en effet, ou Dieu, ou l'évêque de San Cristobal, ou personne – ou encore lui-même, Marcos, mais l'autre Marcos, son double, celui dont le visage se dissimule sous la cagoule et fait rêver tout le pays. Mystère donc. Mais, aussi, coup de génie. Car quelle façon plus ingénieuse de fonder une autorité que de la suspendre à cette instance invisible, peut-être imaginaire, mais, on le sent bien, d'autant plus irrésistible ? Sous-commandant, oui. Mais c'est dans le « sous » que tient la souveraineté.

Balladur « monte ». Chirac « baisse ». Jospin est « stable ». Ainsi parle Paris. Ainsi se fait la politique. Non plus « à la corbeille ». Mais comme à la corbeille. Et comme si le jeu électoral tendait à devenir une forme, à peine déguisée, de spéculation. Les sondages, en d'autres termes, enregistrent moins des stocks que des flux, des intentions de vote que des anticipations de ces intentions – l'électeur spéculé ; il joue ; il mise sur la hausse de celui-ci, parie sur la baisse de celui-là, il conforme son désir à ce qu'il devine de celui du marché ou, au contraire, s'en dissocie. Encore la démocratie virtuelle : ses pièges, ses leures – et sa vérité. ■